

Ta Parole, Seigneur, est vérité, et ta loi, délivrance.

L'Homme ne vit pas seulement de pain,
mais de toute Parole venant de la bouche de Dieu. (Mt 4,4)



L'ÉVANGILE

tel qu'il m'a été révélé

**L'œuvre de Maria Valtorta
et l'Église**

Annexe
Tome 10

LA GLORIFICATION

Maria Valtorta

L'ÉVANGILE
tel qu'il m'a été révélé

Traduit de l'italien par Félix Sauvage

Titre original

Il poema dell'Uomo-Dio

TABLE DES MATIÈRES

<i>Présentation</i>	5
1. La catholicité de l'auteur.....	6
2. La catholicité de l'éditeur	10
3. Les rapports de l'œuvre avec l'autorité ecclésiastique	13
ANNEXE : Témoignages faisant autorité	22

L'ŒUVRE DE MARIA VALTORTA ET L'ÉGLISE

Le mot latin « imprimatur » signifie : « qu'il soit imprimé ». C'est la formule qu'emploie l'autorité ecclésiastique pour indiquer son approbation des livres sur des sujets religieux qui, à son jugement, peuvent être publiés sans porter atteinte aux vérités de la foi et à l'intégrité des mœurs.

L'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé (titre original : *Il pœma dell'Uomo-Dio - Le poème de l'Homme-Dieu*), revêt le caractère essentiellement religieux d'une paraphrase de l'Évangile. Cette œuvre ne s'éloigne pas des vérités de la foi : c'est l'avis qu'expriment à son sujet, depuis plus de 30 ans, non seulement des personnes autorisées et consacrées, mais des chrétiens qui vivent selon l'esprit de l'Église. Elle n'entame pas l'intégrité des mœurs : l'évidence en est donnée par les fruits de conversion spirituelle qu'elle produit constamment chez ses lecteurs partout dans le monde. Cependant, cette œuvre n'a jamais obtenu l'imprimatur. Pourquoi?

Il n'entre pas dans notre compétence d'éditeur, de donner à cette question une réponse d'autorité, ni même qui soit entièrement satisfaisante. Nous pouvons cependant éclairer le lecteur sur les circonstances et les faits qui ont entouré la naissance de l'œuvre et influencé sa diffusion, afin qu'il sache reconnaître et interpréter judicieusement les signes qui accompagnent une œuvre aussi singulière.

Nous divisons notre exposé en 3 parties :

1. la catholicité de l'auteur ;
2. la catholicité de l'éditeur ;
3. les rapports de l'œuvre avec l'autorité ecclésiastique.

1. La catholicité de l'auteur

Si nous donnons à Maria Valtorta le titre d'auteur, c'est pour nous référer à sa personne juridique, car nous ne sommes pas sans savoir qu'elle récuserait ce qualificatif, puisqu'elle s'est toujours considérée comme un « instrument » ou une « plume » entre les mains de l'Auteur.

C'est en 1943, rappelons-le, que Maria Valtorta devint auteur « mystique » (selon l'expression du Père Roschini et d'autres spécialistes), au moment même où elle pensait être arrivée à la fin de sa vie terrestre, que grevaient déjà neuf longues années d'infirmité et d'expériences douloureuses. Cette année-là, contrairement à son attente, se terminait une phase de sa vie, que nous pourrions dire celle de sa formation profonde, et une autre commençait, plus brève mais aussi plus intense, et qui allait porter un fruit inattendu et merveilleux. Sur tout son passé elle venait de mettre un sceau, celui de son autobiographie : son directeur spirituel l'avait en quelque sorte exigée d'elle, et elle avait accepté de l'écrire (et cela, comme auteur véritable) à condition de pouvoir y mettre à nu sa propre conscience, rapportant « tout le bien et tout le mal ». Ainsi son récit, qu'elle fait sous une forme épistolaire captivante et qui se déroule de sa naissance jusqu'au début de l'année 1943, a l'authenticité d'une dernière confession.

Il n'y a rien dans l'autobiographie de Maria Valtorta qui puisse de quelque façon entacher son adhésion au christianisme (lequel consiste à suivre le Christ) et au catholicisme (qui consiste à le suivre dans l'unique Église qu'il a voulue). Par conséquent, le problème ne se pose pas d'avoir éventuellement à interpréter, à clarifier ou à justifier des expressions douteuses : sous ce rapport, il n'existe pas l'ombre d'une incertitude. Il est aussi naturel à Maria Valtorta de vivre dans l'Église, avec l'Église et pour l'Église, qu'il est naturel de respirer. Les passages du récit autobiographique dans lesquels elle exprime sa catholicité n'ont

pas l'éclat d'une attestation, car ils font partie de la trame normale du quotidien. Cependant, il faut en tenir compte.

Notons d'abord que Maria Valtorta tenait en haute considération le ministère sacerdotal catholique. Ce n'est pas qu'elle l'ait voulu, mais c'est un évêque, Mgr Cazzani, qui, au cours des derniers exercices spirituels qu'elle fit au collège, lui révéla dans un sermon inspiré ce que devait être son avenir face à Dieu. C'est aussi par l'œuvre de l'Esprit que, quelques années auparavant, elle avait senti toute l'efficacité du saint chrême dans le sacrement de confirmation que lui avait administré le cardinal Ferrari. Aussi, sa recherche continuelle d'un prêtre qui serait son directeur spirituel, montre bien la conscience qu'elle avait d'être dans l'Église et sa volonté d'y demeurer, même si, par ailleurs, elle déclare que c'est Jésus lui-même qui dirige son âme, l'aide d'un prêtre lui faisant souvent défaut. Ayant trouvé un vrai directeur en la personne du Père Migliorini, elle s'abandonne à lui avec une confiance filiale et avec reconnaissance pour un tel privilège ; elle se sentira comme une orpheline quand les événements la priveront de la présence de son père spirituel. Enfin, son amour pour le sacerdoce qu'a institué le Christ afin de continuer sa présence dans l'Église, atteint à l'héroïsme, quand elle fait l'immolation d'elle-même pour tous les prêtres.

Maria Valtorta adhérait profondément au principe de l'autorité hiérarchique. Avouant avoir lu, lorsqu'elle était adolescente, un livre qui était à l'index (le roman *Il Santo* de Fogazzaro), elle affirme l'avoir fait à cause de son « esprit religieux encore faible » et s'empresse d'ajouter que par la suite elle obtint de l'évêque la permission de lire les livres condamnés, mais qu'elle en a « bien peu usé ». Au terme de sa mission d'écrivain, avant que ses propres facultés et capacités ne soient sacrifiées dans l'offrande totale qu'elle avait faite d'elle-même, elle recommandait au Père Migliorini et au Père Berti, qui s'occupaient de chercher à Rome un imprimeur pour ses écrits, de ne pas permettre que l'œuvre soit

publiée sans « une approbation sûre », tout en sachant bien quels sérieux problèmes se posaient aux deux religieux.

Il faut remarquer combien est important chez Maria Valtorta le sens de son appartenance à l'église locale, qui est l'image de l'Église universelle, comme cela allait être enseigné plusieurs années après par le concile Vatican II. Elle se déclare opposée, par exemple, à chercher des prêtres en dehors de sa paroisse et le fait seulement si elle y est contrainte par l'impossibilité d'obtenir l'aide de ceux qui y sont. Lorsqu'elle éprouve le désir irrésistible de mettre à profit ses talents personnels dans une forme d'apostolat, elle le fait en entrant dans l'Action catholique paroissiale ; si elle y souffre de désaccords avec les dirigeants, elle a la satisfaction de servir, sans, par ailleurs, aspirer à une charge.

Sa manière d'être dans l'Église présente une certaine incohérence paradoxale. Maria Valtorta est riche en ressources personnelles : intelligence et courage, culture et charme, force de caractère et condition sociale ; elle a un ardent amour de Dieu et du talent pour la communication humaine. Mais en même temps, elle reçoit de l'opposition, on la défavorise, on la déprécie. Pourtant, nous ne voyons jamais surgir en elle la moindre pensée de pouvoir se passer des autres, de faire valoir ses propres capacités, de former des disciples, de fonder un mouvement ou un groupe. Il n'y a absolument pas en elle la vocation d'être chef, même si elle en a les qualités. Il n'y a en elle que la certitude de sa propre « nullité », de la « gratuité » des dons reçus et du « devoir » de les rendre à Dieu, comme il Lui plaît, avec une disponibilité qui est tout simplement héroïque. On ne trouvera pas facilement chez les grands mystiques la totalité du sacrifice que l'on constate chez Maria Valtorta et que révèlent sa « peur » d'être connue, sa demande à Dieu de ne porter aucun signe visible de la Passion mais seulement d'en sentir les effets dans sa chair, en même temps que toute l'amertume du calice qu'elle voudrait boire jusqu'au fond à cause de sa soif inextinguible d'« amour ». Sans nous arrêter ici à considérer quels fruits un pareil sacrifice a pu donner,

nous voulons seulement y voir un témoignage extrême de catholicité, sous la forme d'une « mort » en vue d'une « résurrection » dans le Christ et dans l'Église.

L'Église du Christ, l'Église apostolique, l'Église des prêtres, l'Église des saints. Un ample souffle ecclésial anime le sens qu'a Maria Valtorta de la communion des saints, au sujet de laquelle elle s'exprime en ces mots dans son autobiographie : « Quand je pense que le bonheur dont je jouis me vient par des fleuves célestes dont chaque flot est formé des mérites du Saint parmi les enfants des hommes, de mon Jésus, des grâces de celle qui est Toute Grâce et de l'ensemble des œuvres et de la charité de la multitude innombrable des martyrs, des vierges, des pénitents, des confesseurs, je me sens ravie en un élan de joie reconnaissante et je sens que, aussi longtemps que je mériterai cette infusion de vie, je ne pourrai périr. Je suis un pauvre être, mais tels qu'une armure qui renforce ma faiblesse, les trésors des saints œuvrent autour de moi, me rendant capable de vivre la vie de la foi. Quand, voyant ma nullité qui ne sait rien [faire] sinon souffrir avec joie pour imiter le Maître et tous ses élus, je pense que c'est à elle qu'il est accordé de devenir une goutte dans l'immense fleuve de tous ces mérites et d'aller ainsi porter ma fraîcheur aux âmes qui brûlent dans les flammes humaines, mon bain aux âmes salies par les fautes, mon huile de charité à ceux qui sont blessés par la vie, ma nourriture à ceux qui sont abandonnés par le sort, mon chant à ceux qui sont tristes et mes pleurs aux défunts, alors je m'abaisse en un abîme d'humilité qui adore et bénit! Puissé-je, en vertu seulement du sang spirituel de l'Église qui circule en moi, moi qui suis nullité, misère, faiblesse, puérilité, puisse-je être une force, une lumière, un moyen pour donner Dieu aux âmes et avec Dieu toute grâce, et donner les âmes à Dieu et, avec les âmes, de quoi lui enlever sa soif! »

Pour préciser encore l'essence de la catholicité de Maria Valtorta, soulignons l'importance de l'Eucharistie dans sa spiritualité, dont il existe de très nombreux signes tout au long de sa vie. Arrêtons-nous ici, laissant au lecteur l'initiative de constater

que tous les écrits de Maria Valtorta, et non seulement l'autobiographie sur laquelle surtout nous nous sommes penchés, montrent sa catholicité personnelle, qu'elle a moins déclarée explicitement qu'elle ne l'a vécue pleinement.

2. La catholicité de l'éditeur

C'est à Isola del Liri, petit centre industriel pittoresque du Latium, que l'imprimeur Hugo Arthur Macioce fonda, au début du siècle, la « Tipografia Arturo Macioce ». Au cours des années suivantes, Michel Pisani, jeune frère de l'épouse du fondateur, commença à participer à la gestion de l'entreprise. À la fin de 1921, l'association de Macioce et Pisani prit une forme juridique qui donna naissance à la « Stamp » (Società tipografica A. Macioce & Pisani).

Les pertes subies par l'établissement pendant la seconde guerre mondiale et l'âge avancé de Macioce, entraînèrent la dissolution de la société en 1945. L'année d'après, Michel Pisani reprit à son compte les activités de l'entreprise sous la raison sociale de « Tipografia Editrice M. Pisani » (telle qu'elle est connue aujourd'hui).

À la mort du propriétaire Michel Pisani, le 4 mars 1965, ses fils Émile et Hector, qui s'étaient occupés activement de l'imprimerie paternelle depuis leur enfance, prirent la relève. À partir du 1^{er} juillet 1973, les frères Pisani, tout en demeurant copropriétaires de l'entreprise qui gardait le nom de leur père, se partagèrent les tâches, Hector prenant la responsabilité de l'imprimerie et Émile celle de l'édition. Ainsi, Émile Pisani pouvait se consacrer exclusivement à la publication des écrits de Maria Valtorta, dont il s'était chargé déjà dès les tout début dans les années 50.

La maison M. Pisani éditeur et imprimeur, bien qu'au nombre des petites industries, figure aujourd'hui parmi les plus modernes par son installation, et continue à être connue pour la production du livre dans le secteur spécifique qu'elle exploite.

Voilà pour l'histoire de son statut juridique et de son organisation.

La production de Macioce & Pisani dans les débuts et de Pisani par la suite, a toujours été orientée vers le service de l'Église catholique, service qui s'est consolidé en une tradition.

Parmi les clients avec lesquels l'établissement a entretenu des rapports réguliers et continus, on peut énumérer les Œuvres missionnaires pontificales, les Postulateurs des causes des saints, des Maisons générales d'ordres et de congrégations tant d'hommes que de femmes, des institutions nationales comme l'Apostolat de la prière et l'Action catholique (l'Union des femmes et le Centre national des activités catéchétiques), des éditeurs pontificaux comme Desclée, l'Institut historique de la Compagnie de Jésus, l'abbaye du Mont-Cassin. Parmi les clients occasionnels, mais non moins importants, on peut compter d'innombrables instituts religieux de Rome, des organismes culturels catholiques et des maisons d'édition catholiques, ainsi que plusieurs ecclésiastiques ou laïques engagés. Regardant son passé, notre maison peut se flatter d'avoir imprimé les premiers livres de la Société Saint-Paul naissante, d'avoir accompagné dans leurs premiers pas vers la notoriété des hommes tels que Igino Giordani, d'avoir reçu la visite d'illustres personnalités comme le Père Agostino Gemelli, d'avoir été honoré de l'amitié de cardinaux, dont Alexis M. Lépicier, Carlo Salotti et Celso Costantini. La production polyglotte et l'usage répandu du latin dans les publications ecclésiastiques jusqu'aux années du Concile Vatican II, ont fait en sorte que le nom de l'imprimerie Pisani, héritière de la maison Macioce & Pisani, était connu dans tous les milieux à travers le monde, où, pour des raisons de culte ou de formation à la piété et aux connaissances religieuses, se fait entendre la voix de la Rome catholique.

À côté de l'impression de livres pour une clientèle choisie, dont nous avons donné à titre d'exemple une liste forcément

incomplète, la maison Macioce & Pisani avait également ses propres éditions, aux auteurs prestigieux, dans les secteurs de l'hagiographie et de l'ascétique surtout, mais aussi de la piété et de l'actualité religieuse, ainsi que, plus généralement, de la tradition théologique. Mais après la guerre, lorsque l'ancienne maison reparut sous le nom de Pisani, elle s'occupa, avant tout, à récupérer les commandes d'impression, négligeant presque entièrement son département de l'édition. Présentement, les services de l'édition proprement dite se limitent aux œuvres de Maria Valtorta, soit dans la langue originale italienne ou dans les traductions qui sont en cours. De son côté, l'imprimerie Pisani continue à exécuter les commandes de sa clientèle particulière.

Le caractère catholique de notre maison ne tient pas seulement aux personnes de sa clientèle et à la nature de ses publications pendant presque 80 ans d'activité, mais il tient également à la personne de ses propriétaires.

L'engagement religieux du fondateur Hugo Arthur Macioce, décédé en 1960, s'est manifesté par de courageux témoignages au temps de l'anticléricalisme. La famille Pisani, avec laquelle l'aïeul Macioce s'allia en 1907 en épousant l'aînée Giulia, était du type patriarcal avec 13 enfants, dont le dernier était Michel. Parents et enfants, tous sans exception, surent donner pendant la durée de leur vie (il n'y a aujourd'hui qu'une survivante) le solide exemple d'une intelligente assiduité au travail et d'un constant attachement à l'Église et à la foi catholique, jusqu'à devenir en certains cas les bienfaiteurs providentiels d'institutions ecclésiastiques et d'œuvres de charité.

En 1943, le propriétaire, Michel Pisani, fut nommé Chevalier de l'Ordre de saint Grégoire le Grand par un bref apostolique de Pie XII, sur la proposition de l'Union missionnaire pontificale du clergé. Son fils Émile, éditeur et curateur des écrits de Maria Valtorta, est président diocésain de l'Action catholique.

3. Les rapports de l'œuvre avec l'autorité ecclésiastique

L'œuvre de Maria Valtorta, avant même d'être achevée, commença à être en difficulté avec la hiérarchie ecclésiastique. C'est le Père Migliorini qui devait en être la cause involontaire.

Le Père Romualdo M. Migliorini, un saint prêtre selon les souvenirs qu'en ont gardés ses confrères et tous ceux qui l'ont connu, ne se contentait pas d'aider Maria Valtorta spirituellement, mais prit sur lui de transcrire à la machine ses cahiers autographes. Dans son application à ce travail, il fut pris d'un enthousiasme croissant pour ces écrits, au point d'en faire une distribution imprudente en fascicules dactylographiés : geste auquel le Père Berti, dans son langage coloré, donna le nom significatif de « becquée », passé à l'histoire. En outre, le Père Migliorini avait insisté, semble-t-il, sur le caractère de « révélation divine » de ces pages, qui, détachées du contexte de l'œuvre, pouvaient paraître provocantes par leur originalité, surtout en ce temps-là. Par-dessus le marché, le bon Père commença à s'occuper d'au moins deux autres femmes qui, se jugeant investies d'une mission d'en-haut, avaient pris des initiatives qui sont demeurées discutables. Le résultat le plus évident en fut l'éloignement du Père Migliorini, qui, en 1946, sur l'ordre de ses supérieurs, dû quitter Viareggio pour Rome ; mais il est vraisemblable que fut jointe à cette mesure l'interdiction de continuer à diffuser les copies dactylographiées.

À Rome, le Père Migliorini rencontra le Père Berti. Il lui apprit l'existence de Maria Valtorta et avec lui se mit à imaginer de quelle manière rendre possible et licite la publication des écrits valtortiens, même si l'harmonie de ses propres rapports avec leur auteur était de plus en plus ébranlée par une incompréhension croissante, qui atteignit parfois dans les lettres qu'ils échangeaient le ton polémique. Par la suite, les deux allaient cesser de s'écrire.

En 1947, les Pères Migliorini et Berti, confrères dans l'ordre des Servites de Marie, réussirent à faire parvenir au pape Pie XII

les 12 volumes dactylographiés de l'œuvre. Après avoir pris connaissance du texte personnellement, le pape accorda une audience spéciale aux deux religieux et à leur prieur le Père Andrea M. Cecchin, en février 1948. Son jugement était favorable. Aussi conseilla-t-il de publier l'œuvre sans rien enlever, pas même les déclarations explicites de rapporter des « visions » et des « dictées » ; mais en même temps il n'approuva pas le texte d'une préface qui parlait d'un phénomène surnaturel. Selon le conseil du pape, toute interprétation devait être laissée au lecteur : « Qui lira comprendra ».

Rassurés par une telle réponse en haut lieu, les deux religieux se mirent en frais pour chercher un éditeur. Après quelques démarches sans résultat, leur enthousiasme les conduisit à l'Imprimerie polyglotte vaticane. Ils y trouvèrent une bonne disposition à accepter le travail, qui, cependant, devait être soumis préalablement au Saint Office, où l'œuvre finit par être sévèrement et inexplicablement bloquée en 1949. Le Père Berti fut forcé d'apposer sa signature au texte de la sentence du Saint Office sans avoir la liberté de parler, et l'ordre lui fut intimé de remettre au Saint Office les originaux autographes et toutes les copies existantes. Mais le Père, qui ne gardait à Rome que quelques-uns des originaux, s'empressa de faire de nuit le voyage à Viareggio afin de les rendre à leur propriétaire légitime ; il n'apporta au Saint Office que les seules copies dactylographiées incomplètes et les doubles qui étaient alors en sa possession. Quelques personnalités qui, entre-temps, s'étaient intéressées à l'œuvre, essayèrent en vain d'obtenir une nouvelle audience pontificale, suite à la demande que leur en avait faite Maria Valtorta elle-même qui était fort abattue.

Au début des années 50, l'œuvre fut enfin retenue par notre maison. Nous ne voulûmes pas aller au fond de cette affaire passée qui nous paraissait n'avoir obligé que les ecclésiastiques, et nous estimions avoir suffisamment de garanties dans le jugement suprême du pape et dans les attestations qu'avaient mises par écrit des personnalités indiscutablement compétentes et en pleine

autorité. (Pour ces témoignages nous renvoyons au bulletin n° 19 de juin 1979, à partir de la deuxième colonne de la page 2). Mais, par-dessus tout, nous étions profondément convaincus que nous nous mettions au service d'une œuvre sainte dont l'Église aurait beaucoup à se réjouir.

Notre évêque (qui était alors Mgr Fontevécchia), de qui nous obtenions l'imprimatur pour toutes les publications religieuses qui sortaient de nos presses, n'eut pas le courage de l'accorder à cette masse accaparante de feuilles dactylographiées, qu'il appréciait cependant et qu'il se faisait lire, étant sur le point de sombrer dans la cécité.

La première édition de l'œuvre parut en quatre gros volumes, maintenant introuvables, le premier en 1956, le dernier en 1959. Elle ne portait pas de nom d'auteur : tel était le désir de Maria Valtorta qui ne voulait pas être connue de son vivant. L'œuvre se répandit lentement, avec succès, sans rencontrer de difficultés.

Mais à la mort de Pie XII et après l'élection de Jean XXIII, qui favorisait une décentralisation marquée du gouvernement de l'Église par rapport à ses dicastères, les hostilités assoupies semblèrent se ranimer. La mise à l'index éclata comme un coup de foudre dans un ciel bleu, sans le préavis normal d'une admonition. Le décret de condamnation par le Saint Office était publié en première page de *L'Osservatore Romano* du mercredi 6 janvier 1960, Épiphanie du Seigneur, où paraissait aussi un article d'une colonne entière, sans signature, portant le titre : « Une vie de Jésus mal romancée ».

Le contenu de cet article, que nous pouvons, après 20 ans, relire avec une sérénité éprouvée, correspond à son titre, puisqu'il ne signale aucune erreur substantielle dans l'œuvre.

L'auteur anonyme de l'article, après avoir fait remarquer l'absence de l'imprimatur, prescrit pour une telle publication, et l'inconsistance du rapprochement avec Dante que fait l'éditeur dans sa brève préface, décrit l'œuvre comme n'étant qu'une longue vie de Jésus, prolixe et romancée, et dénonce l'abus de confiance dont auraient été victimes les illustres personnalités qui lui ont accordé leur appui. Il expose ensuite les motifs, qu'il dit *facilement reconnaissables* à tout lecteur armé d'une *patience de bénédictin*, pour lesquels *le Saint Office a cru nécessaire de mettre l'œuvre à l'Index des livres défendus* (nous mettons en italique tous les passages de l'article) :

- * *la longueur des discours attribués à Jésus et à la très sainte Vierge ; les interminables dialogues entre de nombreux personnages*
- * *Jésus est loquace à l'extrême, en véritable publicitaire, toujours prêt à se proclamer Messie et Fils de Dieu et à faire des exposés de théologie dans les termes mêmes qu'emploierait un professeur de nos jours*
- * *la très sainte Vierge a la faconde d'une propagandiste moderne ; elle est présente partout, toujours prête à donner des leçons d'une théologie mariale mise à jour selon les plus récentes études des spécialistes actuels en la matière*
- * *le récit se déroule au rythme lent de vains bavardages ; on y trouve de nouveaux faits, de nouvelles paraboles, de nouveaux personnages et tout un cortège de femmes à la suite de Jésus*
- * *quelques pages... plutôt scabreuses (dont deux exemples sont donnés : la confession de la pécheresse Aglaé à la Vierge Marie et une danse exécutée devant Pilate) suscitent imprévisiblement cette remarque particulière : l'œuvre... pourrait facilement tomber entre les mains de religieuses et des étudiantes de leurs collègues. Dans ce cas, la lecture de*

passages de ce genre... pourrait difficilement être faite sans danger ou dommage sur le plan spirituel

- * *les spécialistes des études bibliques y trouveront certainement beaucoup d'erreurs historiques, géographiques et autres (qui cependant ne sont pas indiquées) ;*
- * *au milieu d'un si grand étalage de connaissances théologiques, on peut cueillir quelques perles qui ne brillent certes pas par leur orthodoxie catholique ; et on en énumère quatre : 1) ici et là s'exprime, au sujet du péché d'Adam et Ève, une opinion plutôt extravagante et inexacte ; 2) l'affirmation que Marie peut être appelée la seconde-née du Père est suivie d'une explication qui, tout en évitant une hérésie authentique, n'enlève pas l'impression fondée qu'on veut construire une nouvelle mariologie qui dépasse facilement les bornes de la conformité théologique ; 3) à propos d'une définition du Paradis qui y est donnée, on présente une notion hermétique et plus confuse que jamais, ce qui est heureux, car si on devait la prendre à la lettre, elle n'échapperait pas à une censure sévère ; 4) une autre affirmation au sujet de la sainte Vierge est qualifiée d'étrange et imprécise, mais on ne fait que la citer.*
- * *l'œuvre aurait donc mérité une condamnation même s'il ne se fût agi que d'un roman, ne serait-ce que pour des raisons d'irrévérence.*
- * *mais en réalité l'intention de l'auteur va plus loin encore... l'auteur se révèle une femme qui déclare avoir été témoin de tout le temps messianique et se nommer Maria. Ces mots évoquent des souvenirs d'il y a environ une dizaine d'années, alors que circulaient certains textes dactylographiés volumineux, qui contenaient de prétendues visions et révélations. On sait qu'alors l'autorité ecclésiastique compétente avait défendu l'impression de ces textes*

dactylographiés et avait ordonné qu'ils soient retirés de la circulation. Et maintenant nous les voyons reproduits presque en entier dans la présente œuvre. Cette condamnation publique de l'œuvre par la Suprême Sacrée Congrégation est donc d'autant plus opportune, qu'il s'agit de désobéissance grave.

Tels sont les passages essentiels que nous avons retenus de l'article. Faisons maintenant les observations suivantes (les citations sont encore en italique):

1) L'auteur anonyme de l'article n'a pas réussi à trouver dans ces *quelques 4,000 pages imprimées en petits caractères*, ne serait-ce qu'une seule erreur véritable et précise, mais seulement : *quelques perles qui ne brillent certes pas par leur orthodoxie catholique ; une opinion plutôt extravagante et inexacte ; une affirmation dont l'explication limite le sens, tout en évitant une hérésie authentique ; l'impression fondée qu'on veut construire une nouvelle mariologie ; une notion hermétique et plus confuse que jamais, de sorte que, si on devait la prendre à la lettre, elle n'échapperait pas à une censure sévère ; une autre affirmation étrange et imprécise ; des raisons d'irrévérence.*

2) Il laisse échapper des éloges de l'œuvre qui feraient l'envie de tout auteur religieux : *des leçons de théologie dans les termes mêmes qu'emploierait un professeur de nos jours ; des leçons d'une théologie mariale mise à jour selon les plus récentes études des spécialistes actuels en la matière ; un si grand étalage de connaissances théologiques.*

3) Il énonce une contre-vérité lorsqu'il affirme que, dans cette œuvre, *Jésus est loquace à l'extrême, en véritable publicitaire... et que la très sainte Vierge Marie a la faconde d'une propagandiste moderne, elle est présente partout...*

4) Il se montre superficiel ou incompetent en critique littéraire, à laquelle d'ailleurs il aurait dû renoncer, car elle ne peut

apporter aucun critère qui ait sa place dans une censure ecclésiastique.

5) Il affirme, dans sa conclusion, le caractère avant tout disciplinaire des dispositions prises par le Saint Office.

Si le décret de condamnation issu de la Suprême Sacrée Congrégation du Saint Office nous chagrinait comme catholiques, nous étions cependant rassurés par cet article qui en expliquait les motifs. Nous nous sommes aussitôt rendu compte que l'Église, en frappant l'œuvre de Maria Valtorta par une mesure légitime mais étrangère à son magistère infallible, ne faisait que répéter un geste plusieurs fois posé dans son histoire, et toujours mystérieusement permis par Dieu, contre des personnes et des écrits dont, par la suite, elle aurait à se glorifier. Nous l'acceptâmes en silence.

Maria Valtorta, déjà entrée dans son inexplicable isolement psychique, allait mourir l'année suivante, le 12 octobre 1961. Le Père Migliorini, emporté par la maladie, s'était éteint en 1953. Avec l'étroite collaboration du Père Berti, nous avons trouvé le moyen de reprendre la publication de l'œuvre selon des critères qui n'excluraient pas le respect dû à l'autorité de l'Église. Il s'agissait, au fond, de ne pas trahir une foi qui s'était enracinée en nous et d'empêcher que d'autres éditeurs, au cas où nous renoncerions à cette publication, s'approprient cette grande œuvre et la fassent servir à d'autres intentions, pouvant même tirer profit de la condamnation ecclésiastique à des fins publicitaires.

En décembre 1961, après la parution des premiers volumes de la nouvelle édition qui allait en compter dix, le Père Berti fut de nouveau convoqué par le Saint Office. Il y trouva une atmosphère de dialogue qui lui permit, entre autre, de rapporter les paroles de Pie XII en 1948 et de montrer les témoignages favorables qu'avaient formulés quelques personnalités, parmi lesquelles il y avait trois conseillers du même Saint Office : le Père Bea (devenu cardinal), Monseigneur Lattanzi et le Père Roschini. Suite à la demande qu'on

lui fit d'un rapport et de quelques documents, le Père Berti dû retourner au Saint Office à quatre reprises en janvier 1962. Il put toujours s'entretenir avec le vice-commissaire, le Père Giraud, dominicain, et en obtint, enfin, un jugement qui avait la forme d'une autorisation modérée : « Nous verrons comment l'œuvre sera accueillie ».

Puis ce fut l'annonce d'un Concile œcuménique, et l'Église tourna ailleurs son attention. L'œuvre de Maria Valtorta s'étant relevée du coup qu'elle avait subi, avait déjà repris le chemin, lent, silencieux et continu, de sa diffusion. Elle recueillit sans cesse des approbations et sema un bien incalculable pendant tout le pontificat de Paul VI. En 1966, l'Index des livres défendus fut supprimé et la censure des lecteurs et éditeurs qui en découlait fut abrogée, en vue d'une révision de toute la question, laquelle aboutit à une nouvelle réglementation en 1975.

Vers la fin de l'année 1978, un monseigneur de la Curie romaine, lecteur et amateur profond de l'œuvre, et ami déjà du cardinal Wojtyla, conseillait à l'éditeur Émile Pisani d'offrir en hommage au Saint Père Jean-Paul II les dix volumes de l'œuvre valtortienne. En janvier 1979, ce même monseigneur porta au palais apostolique le coffret contenant les volumes reliés, accompagnés d'une longue lettre écrite par lui-même et d'une autre plus brève de l'éditeur. Nous tentions ainsi de nous approcher du nouveau Pontife, qui aime tant le contact direct avec les fidèles et avec toute personne, sans discrimination aucune. Mais nous avons raison de croire que cette initiative, inspirée d'un sentiment sincère de dévouement filial, a été bloquée par la Secrétairerie d'État.

Il nous reste, pour le moment, la consolation de voir l'expansion prodigieuse de l'œuvre de Maria Valtorta qui, sans recours à la publicité, rejoint ses lecteurs en Italie et à l'étranger, jusque dans les pays les plus éloignés, et nous en rapporte des échos du bien profond qu'elle accomplit dans les consciences, les éveillant à l'amour de Jésus-Christ et de son Église. Il y a là les signes d'une

approbation qui, à nos yeux, commence à avoir une valeur ecclésiastique, parce qu'elle montre que le peuple de Dieu, qui est Église, a reconnu l'œuvre comme les disciples d'Emmaüs reconnurent le Seigneur, et il ne peut s'en détacher. Cette approbation prend du poids, lorsque, parmi ces fidèles lecteurs inconnus, ressortent des personnalités de renom qui attestent la grandeur de l'œuvre, l'expliquent et s'en portent garantes. On ne peut les contredire sans porter atteinte à l'estime qu'a le monde catholique pour les champions de la doctrine sûre et des saintes mœurs.

Écrit par Émile Pisani (Isola del Liri, Italie, 1981)

et traduit de l'italien par Léo A. Brodeur (Sherbrooke, Canada, 1985).

Tiré du Bulletin d'informations valtortiennes, n° 23, janvier juin 1981,

Éditions Pisani, Isola del Liri (FR), Italie.

L'éditeur Émile Pisani annonce d'avoir constitué, le 14 janvier 1985,

la société éditrice CEV (Centre Éditorial Valtortien),

qui continuera de soigner la publication et la diffusion

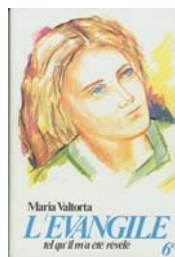
des œuvres de Maria Valtorta.



L'ÉVANGILE

tel qu'il m'a été révélé

Témoignages faisant autorité



Depuis sa première publication en italien, cette oeuvre s'est attirée l'attention autant des savants que des dirigeants de l'Église. Les témoignages surabondent attestant le fait qu'elle est entièrement compatible avec les quatre Évangiles canoniques du Nouveau Testament. Aucun des écrits de Maria Valtorta n'ont été officiellement accusés de la moindre erreur morale ou doctrinale. Plusieurs lecteurs – de tout âge et de n'importe quelle condition sociale – déclarent que la narration précise et saisissante des écrits évangéliques traditionnels de cette oeuvre a influencé leur vie d'une façon dramatique en les aidant à approfondir leur foi.

Sa Sainteté le Pape Pie XII, le 26 février 1948 (*Osservatore Romano*)

« Publiez l'oeuvre tel quel. Il n'y a pas lieu de donner une opinion quant à son origine, qu'elle soit extraordinaire ou non. Ceux qui liront comprendront. »

Archevêque Alfonso Carinci, Secrétaire de la Congrégation des rites sacrés (1946):

"Il n'y a rien ici qui soit contraire aux Évangiles. Au contraire, cette oeuvre, qui est un excellent complément à l'Évangile, contribue à une meilleure compréhension de sa signification."

Père Dreyfus, de l'École Biblique et Archéologique de Jérusalem (1986)

« J'ai été très impressionné de trouver dans l'œuvre de Maria Valtorta le nom d'au moins six ou sept villes qui n'apparaissent ni dans l'Ancien ni dans le nouveau Testaments. Ces noms ne sont connus que par quelques rares spécialistes et ne sont pas connus des sources non bibliques... [...] Alors, comment aurait-elle pu connaître ces noms sinon par les révélations qu'elle réclame avoir eues? »

Père Agostino Bea (futur Cardinal), Jésuite, recteur de l'Institut Pontifical Biblique et conseiller au Saint Siège (1952)

« J'ai lu sous forme de manuscrits dactylographiés plusieurs des livres écrits par Maria Valtorta [...] Pour ce qui concerne l'exégèse, je n'ai trouvé aucune erreur dans les parties que j'ai regardées. »

Mgr. John Pea qua Ia Macchi. Secrétaire privé du Pape Paul VI, au Père C. M. Berti OSM, lors d'une entrevue d'une heure. (1963)

« Quand Sa Sainteté (Paul VI) était archevêque de Milan, il a lu un des livres de l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé. Il m'a dit combine il l'avait apprécié et m'a demandé d'envoyer la totalité de l'oeuvre à la bibliothèque du Séminaire diocésain. »

P. Gabriel M. Roschini O.S.M, de Rome, professeur à l'Université pontificale du Latran, Faculté de Théologie ; philosophe, théologien, hagiographe, mariologue de grande renommée, auteur de 130 volumes et conseiller au Saint Siège (1972)

« Je dois avouer candidement que la mariologie qui se dégage des écrits publiés et inédits de Maria Valtorta a été pour moi une vraie découverte. Aucun autre écrit marial, pas même la somme de tous ceux que j'ai lus et étudiés, n'avait été en mesure de me donner sur Marie, chef-d'oeuvre de Dieu, une idée aussi claire, aussi vive, aussi complète, aussi lumineuse et aussi fascinante, à la fois simple et sublime. »

Bienheureux P. Gabriel Allegra, ofm, traducteur renommé de la Bible en chinois, Macao/Hong-Kong (1970)

« Le doigt de Dieu est ici. En ce qui concerne la justification théologique d'un livre aussi convaincant, aussi charismatique, aussi extraordinaire ne serait-ce qu'au point de vue humain qu'est l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé de Maria Valtorta, je le trouve dans la Première Épître de Saint Paul aux Corinthiens 14, 6 où il écrit : "Et maintenant, frères, supposons que je vienne chez vous et vous parle en langues, en quoi vous serai-je utile, si ma parole ne vous apporte ni révélation, ni science, ni prophétie, ni enseignement ?" »

Père Marco Giraud, o.p. Commissaire au Saint Siège en 1961, au Père Berti, représentant l'Ordre des Servites de Marie et à qui Maria Valtorta elle-même avait donné la responsabilité de ses écrits (1961)

« Vous avez notre entière approbation pour continuer la publication de cette deuxième édition de l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé de Maria Valtorta. »

Msgr. Ugo Lattanzi, doyen de la Faculté de Théologie de l'Université pontificale du Latran, conseiller au Saint Siège (1951)

« L'auteur n'aurait pu écrire une telle abondance de matériel sans être sous l'influence d'une force spirituelle. »

Dr, Vittorio Tredici, géologue et minéralogiste, Italie (1952)

« Je tiens à souligner la connaissance précise et inexplicable de l'auteur des aspects panoramiques, topographiques, géologiques et minéralogiques de la Palestine. »

Jean Aulagnier, expert en calendriers anciens, auteur d'un livre sur l'Oeuvre de Maria Valtorta (1995)

« Ayant établi une chronologie scientifique de tous les événements et occurrences dans l'Oeuvre de Maria Valtorta, je ne peux m'empêcher de dire que cela reste inexplicable sinon par une intervention divine. »

Wayne Weible, reporter international et prédicateur chrétien, Caroline du Sud (1987)

« Je dois vous dire que je considère ces livres êtres les plus beaux livres que je n'ai jamais lu en dehors des Saintes Écritures. C'est une amplification complète des histoires de Jésus dans l'Évangile. Je serai éternellement reconnaissant à Maria (Valtorta pour cette oeuvre monumentale. J'en fait la promotion en tant que la meilleure source en ce qui concerne les détails de la vie du Christ et de sa Sainte Mère. Je le recommande partout où je vais parler. »

Roulie Stadelmen, Great Modowa, N.J, (1987)

« L'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé, JE L'AIME. Mon seul regret est de ne pas l'avoir lu plus tôt. »

Haffert, auteur, (1995)

« J'ai les 10 volumes de l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé en italien et en français. C'est l'œuvre la plus belle que j'ai jamais lue et la considère comme une bénédiction de Dieu. J'ai dans les soixante-dix ans. Et de toute ma vie, parmi tous les livres que j'ai lus, l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé sont ceux qui m'ont été du plus grand secours pour ma vie spirituelle. »

Soeur Monica Foltier, Cincinnati, Ohio (1987)

« C'est fantastique. J'avais de la difficulté à la déposer. Dès ma première lecture terminée, j'ai aussitôt recommencé une autre lecture. Ça va avoir un impact formidable sur ceux qui désirent vivre une vie plus religieuse. »

David Ottman, Mississauga, Ontario, Canada (1987)

« L'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé devrait être mis entre les mains d'autant de personnes sincères que possible [...] C'est un livre merveilleux et j'ai été profondément touché par la beauté simple de la narration de la Vie de Notre Seigneur. »

Mgr. Gianfranco Nolli, directeur du Musée du Vatican, auteur (1971)

« Quiconque lit l'ÉVANGILE tel qu'il m'a été révélé est favorisé de bénédictions et de paix intérieure. »

P. A.S. Rosso, ofm, missionnaire, professeur, éditeur (1974)

« Je trouve toujours quelque chose de neuf dedans, même après ma huitième lecture. »

Prof. Fabrizio Braccini, Université de Palerme (1979)

« On pourrait dire que ce qui constitue la ligne de finition pour certains est au contraire le point de départ ascétique pour Maria Valtorta. »

S.E. George H. Pearce, s.m., ancien Archevêque de Suva, Fiji, agissant maintenant à Providence, Rhode Island (1987)

« Mon premier contact avec l'oeuvre de Maria Valtorta fut en 1979 [...] Je la trouve (l'oeuvre) remarquablement inspirante. Il m'est impossible d'imaginer que quelqu'un puisse lire ce travail monumental avec un esprit ouvert et ne pas en être convaincu que l'auteur ne peut être autre que l'Esprit Saint de Dieu. »

P. Gino C. Violini, Calgary Alberta, Canada (1987)

« C'est l'évangile proclamé avec une nouvelle vigueur et de nouveaux détails. C'est un puissant rayon lumineux sur la personne de Jésus Christ et ses enseignements éternels. En effet, cette oeuvre semble être la seule

vraie révélation de visions-et-paroles sur les évangiles qui ait jamais été accordée à l'humanité. »"

Père Brendan O'Keefe, St Louis, Missouri (1987)

« Cela semble m'apporter comme un effet mystique me donnant une grande paix intérieure. »

